

## HAMPI ET NAGINI ou LE CORBEAU ET LA STATUE

*Une histoire d'amour, de plumes et de pierre (et de ce qu'il peut s'ensuivre)*

Frédéric Jésus

Je suis Hampi, l'un des corbeaux noirs de ces lieux. Noir de la queue jusqu'au bec. Le plus souvent seul, sur l'un ou l'autre de mes infinis perchoirs. Seul et noir, comme dix mille millions de corbeaux au monde, ni plus ni moins seuls et noirs que moi. Je suis l'un d'entre eux, l'un de ceux que l'on reconnaît dans les parages moins à leur maudit ramage qu'à leur maudit sifflet.

Sifflet est sans doute un bien joli mot pour décrire les sons que j'émetts. Mais qu'y puis-je ? J'ai beau y consacrer le sang le plus rouge que peut brasser mon cœur noir. Pour y verser un filet de pure lumière, j'ai beau presser l'agrume du soleil levant et recommencer avec celui du soleil plongeant. Mais non : mon chant n'est jamais que l'écho, trempé dans un jus qui reste fétide, de ce qui se passe sous mes pattes. Je le tire du plus profond de ma gorge en réponse au décor que, de leurs mains ambiguës, les humains dressent et peaufinent jour après jour autour d'eux. Ils peuvent bien se plaindre de ce qu'ils entendent et de ce qu'ils voient de moi : je ne suis que l'écho de leurs reflets, et le reflet de leurs échos.

Et si j'ai livré mon nom dès la première ligne de ce texte – qu'il soit tracé de ma plume ou de celle de tout autre volatile - , ce n'est ni pour me distinguer ni pour me flatter d'en être le seul auteur. C'est juste pour éviter que leur vienne l'idée de le traiter d'anonyme. Je m'explique. Depuis tant de siècles, et du haut de tous les lieux où je me perche, j'ai appris à arracher les atours dont les humains parent leurs prétendus « secrets ». Et à décrypter sans indulgence les pavares hypocrites qu'ils infligent à ce qu'ils appellent la « vérité ». Pour autant, je ne suis pas l'un de ces « corbeaux » impudiques et bavards aux messages malintentionnés desquels ils ont parfois besoin de croire. Ni l'un de ceux qui se prêtent aux rituels qu'ils organisent à l'aube au seuil des habitants indésirables. Je ne suis que l'un de ces sombres oiseaux qui croassent à tout moment droit au fond de leurs oreilles. Et qui persistent à le faire, jusqu'aux franges de l'inouï. Croit qui veut, croasse qui doit. Voilà où nous en sommes. Il n'y a pas de coup fourré entre eux et moi. A vrai dire, j'ai les moyens de me désintéresser de leur sort, si le sort l'exige. Et eux de même. Nous sommes quittes. Je n'ai que faire de leurs dilemmes. Et eux de mes lointains sarcasmes.

Et c'est d'emblée qu'il en fut ainsi, ou quasiment. A peine mon jeune bec était-il sorti du nid pour humer les proches alentours que d'instinct, ou suivant l'exemple de la plupart des miens, j'avais sobrement décidé de renoncer au mode de vie des bipèdes qui en peuplaient le rez-de-chaussée. Puis, dès que mes yeux se sont ouverts tout grand au-delà de l'ombre portée de mon arbre, je les ai regardés de haut. Des bras en guise d'ailes, une intelligence clouée au sol : quelles piètres options ! J'ai bien vite renoncé à m'intéresser aux raisons et aux façons qui les avaient fait agencer, sculpter et occuper ce qui leur tient lieu d'excroissances et d'observatoires. Mais je n'ai jamais hésité à venir m'y percher, chaque fois que possible ou nécessaire. De là, comme je l'ai dit, je ne me lasse pas de dénuder et de railler leurs mensonges les plus élémentaires.

A force d'être tout autre qu'eux, j'ai fini par oublier l'essentiel de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Je perçois leurs mille langages, mais je ne me soucie pas de les saisir, encore moins d'y prendre part. Simple bruit de fond pour moi, de longue date. Je ne suis là que pour ramasser leurs miettes et leurs résidus. Et je m'en régale. Grand bien m'en fasse et longue vie à eux !

Je me nourris en résumé de tout ce qui passe et se passe sous mes ailes. Autant dire que j'ignore la famine. Pour le reste, je plane en vrac en frôlant les cimes des collines, les toits des taudis et les terrasses fécondes. Je me pose et me repose sur toutes les branches et tous les câbles que je veux. Sans cesse j'observe. Et je ne suis jamais en peine.

A dire vrai, je constate maintenant, de là où je les examine, que les espèces se distinguent de plus en plus en deux catégories, selon qu'elles rôdent dans les faubourgs des villes en fusion ou qu'elles furètent le long des champs en semailles. Les unes rêvent de dresser le monde à leur usage. Les autres laissent les cadavres des leurs pourrir au creux des buissons. Les premières me compliquent la vie et m'excitent. Les autres me la facilitent et m'endorment. Le fait est qu'il y a de moins en moins de cadavres accessibles à proximité des villes. De cela et de quelques autres indices, je déduis que l'espèce en cause des faubourgs et des semailles semble avoir domestiqué toutes les autres. Ou presque. Les abeilles, peut-être. Et les vers à soie. Mais pas les autres insectes – voyez par exemple les fourmis et les termites, innombrables autant qu'indomptables –, ni bien sûr les corbeaux.

C'est pourquoi, malgré tout, je revendique une lointaine proximité avec les bipèdes, malgré les ailes qui leur manquent. Cependant que mes aspirations, mes instincts et mes longs vols de reconnaissance me portent vers les bêtes sauvages. Sous forme de charogne, de préférence. Je n'ai pas le plaisir subtil. Mais voilà, les bipèdes me séduisent par la diversité des déchets qu'ils produisent, et par leur art de multiplier les sauces. Ce sont des acrobates du projet, toujours en train d'inventer de nouveaux exploits, qui leur en font concevoir d'autres. Leurs ponts et leurs avions me font sourire, mais j'admets leur efficacité pour ce qui les concerne. J'aime plus que tout les fils qu'ils tendent entre leurs poteaux au bord des routes. Et puis les arbres qu'ils laissent pousser sur leurs trottoirs et dans leurs squares, ces vénérables seigneurs si généreux en perchoirs profus et discrets où il me plaît tant de m'installer pour mieux observer encore. Car partout et sans cesse, je le répète, j'observe – et parfois je commente, ne vous déplaie.

Etant multiple, je regarde et nous regardons, beaucoup et partout. La génétique fait le reste, avec les moyens qu'elle nous a confiés. On s'échange des recettes. Pas trop, juste ce qu'il faut. Nous autres, corbeaux et corneilles de tous les pays, sommes dotés d'une sorte de mémoire collective. Internationale. Quasiment communiste. Nous nous adaptons à tout, avec une préférence pour le pire. Nous apprécions particulièrement les guerres, les épidémies et les formes sophistiquées de génocide que savent inventer nos vénérés commensaux entre l'effritement de leurs vieux empires et la turgescence de quelques nouveaux, entre deux conférences mondiales pour la paix, ou entre deux résolutions diplomatiques pour l'éradication de tout ce qui ne peut l'être. Les prédateurs que nous sommes applaudiraient volontiers à chacune des manifestations de ce génie créateur de destructions et destructeur de créations. Mais le Grand *Impresario* nous a attribué de rudes becs et de profondes gorges plutôt que des mains serviles et fragiles. Aussi ne nous mêlons-nous que passivement de ces

désastres, en croassant d'enthousiasme et en battant des ailes, non sans attendre de pouvoir y plonger le bec une fois les cendres refroidies.

Entre temps, à l'aplomb de mon périmètre et fidèle à mon échelle, je me montre loyal envers ma condition. Je savoure de loin comme de près – et j'enregistre – les petites péripéties offertes par les humains familiers de mes parages et par leurs dévoués comparses : chats, chiens, rats et cafards en nombre. Une fois coupé de mon nid, le hasard des vents dominants m'a en effet encouragé à fuir les mégapoles assourdissantes et encrassées. Je n'ai guère résisté. Le fait est que je ne m'y entendais plus croasser, que je ne m'y voyais plus chaparder, que je ne m'y sentais même plus chier. Ici, dans les faubourgs où j'ai fini par prendre mes quartiers, entre hyper-centres vérolés de diesel, banlieues bétonnées et forêts incertaines, je présume ce à quoi ressemble la synthèse que ces malheureux bipèdes peinent à réaliser. Une vraie catastrophe pour eux, tout bien considéré. Et pour moi, une routine.

Les voici par exemple rassemblés dedans leurs temples ou dieu sait quoi qui en tient lieu. De leurs chants hallucinés, ils en font vibrer les murs, les colonnes couvertes de fresques et les statues. Dix coups d'ailes plus loin, je les vois assis devant des boîtes à images animées et couinantes, captifs d'autres chants. Ils sèment sur leur passage des myriades multicolores de sacs en plastique abominablement incomestibles qui finissent par joncher leurs lieux de rassemblement, grands et petits, et parfois leurs décharges. Dès qu'ils s'installent sur les sièges de leurs automobiles, nostalgiques des hennissements de leurs chevaux d'antan, ils en font sans motif apparent hurler les klaxons. Ils disent – si je me souviens bien de ce qu'ils disent – que mon propre chant n'est qu'un hideux « croassement ». Certes. Mais lui, au moins, a survécu à leurs illusions babéliennes. J'y insiste : pour ce qui nous concerne, corbeaux et autres passereaux sauvages de tous les pays, nous nous comprenons fort bien. Et nous nous entendons souvent. Nous sommes aussi universels que la mort, de sorte que les charognes nous rassemblent sans vraiment nous opposer : nous les savons inéluctables, et nous ne nous disputons guère à leur sujet.

Universelle aussi est mon allure : mon long bec parfaitement courbé, annonçant la bosse de mon dos, à moins que ce ne soit l'inverse ; et surtout la silhouette parfaitement noire, parfois lustrée, que j'offre à la nuit tombante ou à l'aube à quiconque souhaite s'en réjouir ou s'en effrayer. Les petits d'hommes, ceux qui piaillent comme les miens – mais, à la différence des leurs, les miens restent longtemps invisibles, allez savoir pourquoi – , leurs petits donc me contemplant en rêvant derrière les fenêtres de leurs écoles. Après quoi, ils ont souvent peur de moi. On leur dit que je peux venir leur crever et leur gober les yeux. Peu m'importe. C'est très exagéré, mais cela me fournit quelques avantages transitoires. Quelques années plus tard, dès qu'ils se sentent devenir adultes, plus d'un s'est cru bien avisé de me jeter des pierres. Que savent-ils des pierres, eux qui ignorent que leurs propres statues les observent ?

\* \* \*

Perché sur un rocher, à l'ombre d'un autre rocher, ton sur ton en quelque sorte, tranquille, je contemple ce que j'y vois du monde et, en premier lieu, la rivière. Quel calme ! Et quelle activité ! J'en frétille du bec. Inutile d'aller pêcher quand tant d'autres s'en chargent : il y aura toujours des restes pour moi, quelques viscères de poisson arrachées à vif et abandonnées sur place.

Et que dire de ce qui se passe un peu plus loin dans les marais et sur les berges où les villes ont avancé leurs lavoirs, leurs embarcadères et leurs chantiers ? Grenouilles aveuglées par le rut, déchets humains en tous genres, eaux perclues de mousses détergentes et moirées par les huiles de vidange où les insectes perdent toute vigilance : qui peut souhaiter mieux ? Ou pire ?

Je peux aussi me jucher sur la proue d'un bac ou d'une navette à moteur et, sans me fatiguer, surveiller les opportunités aussi bien que si j'étais en vol. Je peux tout autant abandonner ce perchoir facile et m'en aller boire, à l'extrémité du quai, dans la vasque d'une fontaine.

Dans la vasque d'une fontaine ou encore, d'un coup d'aile un peu plus vigoureux, dans la flaque bien grasse qui constelle l'un de ces bidonvilles en lesquels les quartiers pauvres et même riches se plaisent à proliférer, à la stupéfaction et à la totale satisfaction de mes congénères.

Certains matins, lorsque le soleil lèche la terre et que j'en profite pour m'ébouriffer, ou le soir, au moment magique où même mon noir plumage prend des reflets dorés, j'aime aussi boire dans le bassin des temples. Leur eau verte et saumâtre fait l'objet de tous les soins et de toutes les négligences. Mille fois sacrée, et mille fois souillée. Les vieux s'y baignent sans crainte. Les vieilles viennent s'y humecter les paupières et les lèvres. Quand j'y trempe mon bec, je ne peux nier qu'un frisson magnétique me saisit au moment où je sens les vénérables fragments d'herbe glorifier ma gorge au passage. L'eau lourde prélevée aux rebords glissants des très vieilles dalles allège mon sort de corbeau sans grâce et transcende ma trajectoire de charognard futile et urbanisé. Sa densité malsaine me libère. Ou plutôt, elle donne du sens à chacun de mes vols. Un fil invisible relie alors entre eux mes tas d'immondices préférés, les sites de mes larcins occasionnels, les cadavres que je partage avec mes semblables et les autres points d'eaux où je viens me désaltérer en hâte. Ces fils forment des nœuds aberrants, mais plausibles, avec les câbles électriques où se tiennent de temps à autres nos réunions politiques de corbeaux. Mais ils ne sont pas de nature à former une véritable toile, à fonder une cohérence propice à d'autres causes d'envol pour l'insignifiant volatile que je suis et reste. L'énergie qui coule dans mes fils invisibles et dans leurs fils organisés en réseaux provient de sources non comparables : l'une procède de l'eau qui dort dans les flasques et les vasques, l'autre de celle qui dégringole dans de monstrueuses turbines. J'ai vu une fois, d'en haut, l'une de ces usines qui transforme l'eau qui tombe en lumière ou en force motrice. Dans ma petite tête d'oiseau, j'ai pensé « pouvoir » sans même savoir et comprendre ce dont il s'agissait là.

\* \* \*

J'ai pensé « pouvoir » et, dans le même souffle, j'ai pensé aussi : « pas de prise sur moi ». Vassal désaxé de la dernière dynastie des oxymores, je me sens plus que jamais la proie d'une liberté absolue sur chacun des arbres que je fréquente. Leurs branchages me procurent, autant que de besoin, un repos de quelques instants, une occasion de guetter les nouveaux développements de ce que j'ai repéré de plus haut un peu avant midi, le cadre d'une brève conférence avec un collègue de passage (expert en charognes rares et subterfuges divers), un rêve de vol plané à raz de pavés suivi d'un massacre à l'arme lourde sur le seuil d'un hôtel de luxe, une nuit entière à l'abri de ce qui bouge encore derrière l'immeuble de la police ou le bosquet de bambous, ou encore une hypothèse sublime pour l'aube qui s'annonce.

Les vieux platanes et les vénérables banyans ont aussi abrité de vastes conférences où plusieurs centaines des miens venaient croasser jusqu'au crépuscule et même au delà, pendant que sous nos pattes et nos queues le cours banal des affaires et des gens produisait les déchets sur lesquels nous nous jetions sans bruit, mais sans pitié non plus, une fois venue la totale pénombre.

Nous savons quitter nos arbres. Nous sommes du même monde que ces lampadaires qui nous divertissent tant lors de nos zigzags nocturnes - et qui nous inquiètent parfois, lorsqu'ils ne sont pas assez jaunes. Partout où se fait autour d'eux un peu de lumière – un peu, mais point trop – s'ouvre avec les passants, les fumeurs, les rêveurs, les amoureux dégrisés, les clandestins et autres oisifs notables la possibilité de longues scrutations mutuelles. Nous nous livrons à des concours de silence à travers d'épais et inconsistants nuages d'insectes, et nous savons que nul ne viendra à bout de l'autre. Certains d'entre eux ont le doigt sur l'électricité – une certaine forme de pouvoir. Nous avons celui de rejoindre à notre guise une roche déserte, puis d'en rejoindre autant qu'il en reste. Une autre forme de pouvoir.

Nous autres, escadrons d'oiseaux, avons – c'est banal de le dire – la maîtrise absolue des bas cieux. Les poissons, à moins que notre bec ne s'intéresse à eux – surtout sous forme d'arêtes décharnées, de têtes cuites et d'yeux vitreux dans les poubelles des restaurants -, ont quant à eux la maîtrise des mers. Les bipèdes, de toute évidence, revendiquent celle de la terre. Et ils y incluent celle des pierres.

\* \* \*

Le soir tombe sur la rivière, et je vois au loin des silhouettes qui s'agitent dans l'eau sous le soleil rasant. Elles en excitent les reflets. Certains de leurs propriétaires se baignent – immersion de la substance au motif de son hygiène. D'autres frappent le linge communautaire - torsion des fibres au motif de la pureté des simulacres. De là où je suis, je ne distingue pas qui lave et qui se lave.

Cet amalgame et cette confusion des silhouettes m'ont longtemps indifféré. Aujourd'hui, ils agacent en moi une pointe de malaise.

Je ne me suis guère soucié, jusqu'à peu, de l'indistinction des formes humaines. Moins encore de l'étrange propension des bipèdes à doter d'un nom, malgré tout, chacune d'entre elles. De là où je suis, je ne comprends pas la nécessité de cette sophistication, tant les apparences et les ombres me semblent interchangeables - tailles et courbes, peut-être, mises à part. J'ai longtemps présumé que l'indifférenciation ne porte pas préjudice à la cohérence de l'ensemble.

Pourtant, par une lumière crue de midi, lors d'un vol de routine, j'ai aperçu l'une de ces silhouettes. Je suis revenu le soir, et à l'aube et à midi et le soir encore, et j'ai bien vite compris qu'elle n'était à nulle autre pareille. C'est à l'évidence, dirais-je, celle d'une femme serpent. Et je sais, sans savoir comment, que son nom est Nagini.

Nagini se tient comme il se doit sous une ombrelle de cobra. Sous ses seins ronds et fermes, son ventre part en dansant entre ses hanches. L'une de ses mains est posée sur son nombril, l'autre sur une cuisse reptilienne qui se fond avec l'autre et court jusqu'au sol en une boucle langoureuse et

incertaine. Et puis il y a ses yeux, qui m'affolent tant et tant qu'il n'est pas question d'aller les crever. D'abord parce qu'ils sont de pierre. Ensuite parce qu'ils sont le vrai centre d'un sourire autour duquel se plissent en douceur toutes les lignes de son admirable et mystérieux visage. Enfin parce que je ne peux déjà plus renoncer à l'idée de voir Nagini me regardant la voir. Mon plumage en perdrait tout son lustre, mon bec sa fierté et mes ailes une bonne part de leurs raisons de se déployer.

Hier soir, je me suis de nouveau posé devant elle, ni trop loin ni trop près, sur un lourd granit anguleux, avec l'idée de ne plus jamais m'en éloigner. J'ai pensé : « Voilà peut-être la matière dont tu es faite ». Et j'ai pensé : « Peut-être n'en est-il rien ». Elle m'a observé sans crainte ni dégoût. Elle a vu la couleur noir en moi et sur moi, et elle y a reconnu une part de la sienne. Elle a vu ma totale liberté. Je crois que, statue de pierre, elle a aussitôt eu envie de la partager. Et moi j'ai vu en elle sa puissance, ainsi que sa totale innocuité.

\* \* \*

De retour en ville, je commence par quelques emplettes rapides au supermarché des ordures. Les sacs en plastique s'y imposent chaque jour davantage, et il est de plus en plus pénible de fouiller. Toxique modernité.

Je me livre ensuite à un tour de routine au-dessus des quartiers.

Je ricane en observant une fois de plus une bande de singes qui, radicalement, mais sans plus de progrès en matière d'organisation, tentent de prendre un hôtel d'assaut. A peine dégorgés de leurs cars, les clients, comme il se doit, ont voulu prendre possession de leurs chambres. Après force manipulations de formulaires et de clés, ils y ont pénétré par les portes prévues à cet effet. Après quoi ils ont confié leur passeport au coffre-fort, et leurs bières au frigidaire. C'est ce que, juché dans l'ombre sur les proches arbres du parc, les encorbellements et les balcons, j'ai appris de l'étude de leurs rituels. Banal. Dans leur immense majorité, les citadins eux aussi ne connaissent que les portes ! Du moins quand ils en ont une. En cette tiède soirée les singes, quant à eux, se contentent de franchir en deux bonds l'une ou l'autre des multiples fenêtres restées ouvertes. Il m'arrive, moi aussi, d'être tenté par ces ventres offerts, mais rarement je n'ose, et puis tout paraît si propre ! Les singes, eux, en ressortent très vite en hurlant et en sautant dans les arbres, leurs butins entre les griffes ou les dents : pomme, foulard, montre plaquée argent, paquet de chips, carte bleue...

J'entends les cris de désespoir et d'indignation des clients impuissants, et je ricane une fois de plus. Mais je sens ma joie devenir un peu mécanique. Au fond, que m'importe qui entre et qui sort ?

Je retourne à l'orée de la nuit sur mon vieux rocher pour retrouver la belle Nagini. Ô combien belle et bouleversante. J'ai beau me savoir brave ; je me sens si banal, et toujours aussi voyeur. Elle n'est rien de cela. Comment pourrait-il en être autrement ? Pensez ! Une femme-serpent de pierre au creux d'un buisson-fort !

Devant elle, derrière moi, cependant, passe la rivière, glissent les reflets, souffle un vent d'argent, s'excitent les branchages. Des nuées de moucherons et de moustiques s'accrochent à nulle part. Nous sommes tous deux indifférents à ces agitations. Elle me sourit ...

De vol en vol, d'escalade en escalade, de rêve en rêve, je n'ai jamais rencontré une créature telle que Nagini. Et je n'en rencontrerai pas d'autre après elle. Je n'ai eu qu'une vie jusqu'à ce jour, virevoltante et casanière, et captée plus qu'à son tour par les illusions des faubourgs des faubourgs. Mais c'est fini. Je comprends en un instant que, comme le nacre, Nagini est venue incruster sa nature profonde, entre deux éclairs, dans tous les replis de ma matière et de ce qu'il me reste à vivre. C'est ainsi, et c'est très bien.

Un peu compliqué, aussi. Car depuis longtemps je fréquente sans scrupule de nombreux serpents. Par habitude et par surprise, un peu pour jouer, j'en chope certains au fond de mon bec, entre les mandibules. Puis je les emmène et les secoue pas mal dans les airs, un peu contre les roches et les troncs d'arbre aussi quand il le faut pour abrégier leurs souffrances. Et pour apaiser ma faim. Selon la taille de ma proie, je partage avec les collègues. Nous fûmes une fois jusqu'à sept. Chacun sait cela.

Mais elle, elle n'est pas de ces serpents-là ! Il faudrait, avant même que je songe à lui croquer la taille, que nous puissions au moins communiquer. Alors je tente de lui parler. Je lui souhaite le bonsoir et je lui donne, par un réflexe de courtoisie, des nouvelles des plantes que j'ai aperçues dans la journée ainsi que mes pronostics hygrométriques.

Oh, surprise ! Elle semble comprendre la langue des corbeaux ! En revanche, ayant entendu ce que cette langue le plus souvent vient lui dire, elle semble aussi avoir choisi de ne pas la parler. Elle apprécie, dirait-on, que je lui parle de ce qui nous entoure. Aussi opine-elle parfois soit de la nuque soit de la queue, ou manifeste-t-elle sa désapprobation en couvrant ses yeux de pierre de ses mains de pierre.

Grands dieux ! Je la vois encore me regardant la voir, même quand elle fait mine de ne pas me voir. Et, juste après, je m'entends lui parler autrement :

- « Nagini ! Que fais-tu ici ? Et qui se cache derrière ce nom de Nagini ? Peux-tu me le dire ? »

De ses mains de muette, elle désigne d'un geste gracieux sa longue queue d'écailles. Son sourire fait chavirer en moi tout ce que je croyais inaccessible. Je m'avance en toute confiance. Je la tâterai bien du bec. Je la devine délicieuse. Plus souvent chaude que froide. Et si incongrue. Elle n'a pourtant toujours rien exprimé de précis.

Pas sûr du tout que j'ai envie de la présenter aux copains. Je me réserve l'avènement de ses autres gestes, de ses nouveaux sourires, de ses premiers mots. Il va de soi que je veux être le principal autorisé à goûter, si cela est possible, sa tendre chair de pierre.

J'aime aussi l'image de moi qu'elle donne enfin à voir et qui au-delà des monts, des collines et des plaines honore tous les corbeaux du monde. Car elle n'a pas hésité à me regarder, à m'entendre, à me comprendre, à me répondre. J'ignorai tout d'une telle attitude. Une part de la beauté de Nagini s'est coulée dans un seul fait : qu'elle ait osé ne pas me trouver laid, quand pour ma part je la savais déjà si belle. Sa nature m'en est devenue sur le champ aussi transparente que mystérieuse. Depuis le premier regard que, d'un coin du ciel, j'ai lancé par hasard sur elle, puis que j'ai ajusté en me posant

sur la cime d'un vaste chêne, jusqu'à celui qu'elle me renvoie maintenant du mien, je suis devenu l'objet d'un magnifique ensorcellement.

Elle reste blottie dans ses buissons, paisible. Je continue de me rapprocher, en sautillant de rocher en rocher. Je me campe pour finir sur un petit bloc de granit, à deux pas d'elle.

- « Nagini ! Réponds-moi, s'il te plaît. Je te parle. Dis-moi aussi pourquoi je connais déjà ton nom ? »

Elle me fait signe de patienter. Je patiente. Je sais faire. Nous restons quelques heures ainsi. Immobiles.

\* \* \*

Passé la nuit. Toute. Courte, en fait. L'aube s'infiltré à son habituelle façon, à travers les branchages et en mouillant toutes choses. Une larme plus tard, tout s'éclaire, d'ocre et de rose. Je découvre alors que ses yeux sont toujours comme du marbre, mais qu'ils ne m'ont pas quitté. Elle sourit toujours. Par son allure, par sa lourde chevelure couverte de rosée, par les écailles étincelantes de ses cuisses, on devine qu'elle accueille le jour en lui faisant l'offrande de la joie qui vibre en elle depuis que le soleil est soleil.

Soudain son visage s'éclaire plus encore. D'une main, elle désigne quelque chose. De l'autre, elle couvre sa bouche, comme en pouffant de rire. Ou d'effroi.

Je me retourne. De là où nous sommes, nous apercevons un large pan de la ville. Nous voyons surtout que des armées de singes sont maintenant en train d'envahir ses rues, en formation de quasi complot. Et que des milliers de corbeaux les encouragent et les suivent, battant des ailes à mi-ciel et croassant à tout va. Comme les fières façades des avenues semblent soudain fragiles ! Le redondant et lancinant sujet de la lutte contre les moustiques s'apprête à sortir en urgence de l'ordre du jour des notables. D'immédiates, incontrôlables et tournoyantes priorités s'y substituent. Qu'on en juge ! Les singes sautent des corniches aux balustrades, de celles-ci aux pieds de balcons et aux poignées des fenêtres puis, arrachant s'il faut les moustiquaires, gagnent en quelques galipettes les parquets et les moquettes. Même de loin, on devine que, juste derrière eux, mes frères les corbeaux ont commencé à venir crever les matelas, à explorer à grands coups de bec cuisines et poubelles. Au pied des immeubles et tout autour, des populaces faméliques, réveillées depuis longtemps – ont-elles même dormi et rêvé plus que moi ? – vaquent puis défilent de long en large dans les allées qui séparent leurs taudis. Pouilleuses, pouilleux et leurs enfants s'interpellent, s'esclaffent et s'inquiètent tout de même un peu. Même les fourmis et les termites, je le devine, quittent leurs galeries et participent à l'assaut. Les serpents, moins vifs, se mettent lentement en route entre les herbes puis vers les égouts, heureux de voir les rapaces accaparés par d'autres gibiers qu'eux.

Je devine maintenant que tous les instants sont devenus extraordinaires. Plus rien n'est impossible. Bien sûr, mon devoir serait d'être avec les copains à tournoyer au-dessus des immeubles et des villas assiégés, à participer à l'offensive des vilains. Mais je suis aussi bien ici, posté sur mes deux pattes en un rêve qui confine à la plus radicale des réalités. Je succombe à l'émergence d'un autre extraordinaire, celui d'un amour soudain et absolu suivi de la promesse d'une destruction attendue.



Depuis le temps qu'ils dégradent tout ce qu'ils touchent ! Pour commencer les arbres, et pas seulement pour charpenter leurs maisons ou pour cuire leurs repas ; puis les eaux, qu'ils couvrent d'huiles et de déchets ; et l'air, qu'ils saturent de leurs fumées. Même les pierres, dont ils négligent les statues. Nagini résiste encore à ce mépris, je ne sais comment.

Je me retourne vers elle :

- « Nagini, est-ce possible ? Cela vient-il vraiment de commencer ? Et pourquoi maintenant ? Tu souris sous ton ombrelle. N'est-ce qu'une vision ? Un écran ? Dois-je me réjouir ou trembler de crainte ? Mais je te vois si tranquille ! »

Elle secoue la tête en fronçant des sourcils. Les écailles se rétractent sous son ventre. J'y vois un signe d'invitation.

\* \* \*

Avec un coup de rein de danseuse – ou peut-être d'amante – et un mouvement de nuque comme offusqué, elle repousse de la paume le spectacle qu'elle vient de me désigner, ou peut-être de créer pour moi. Une minute, un jour, un an, un siècle viennent de s'écouler, et peu importe : de l'autre main, elle me fait de nouveau signe d'avancer.

Avant de quitter mon rocher, je me retourne une dernière fois. La ville est maintenant saccagée, comme tant d'autres j'imagine. De grise et ocre qu'elle avait toujours été, la voici habillée d'un camaïeu vert clair et vert foncé. Des mousses épaisses ont poussé sur ses bâtis et sur leurs alentours, et elles rampent sur ses voies. J'aiguise mon regard comme je ne le fais qu'une ou deux fois par siècle. Toutes les vitres sont crevées. Des fougères géantes explorent salons et cuisines. Des toiles d'araignées ont recouvert les divans et les coussins, emmitouflé les étagères pour plusieurs siècles. Des racines rampantes ont asphyxié les circuits intégrés au plus profond du ventre des téléviseurs, ou bien ont préféré forcer les portes des réfrigérateurs et convier des cohortes de limaces à sucer les restes de victuailles qui y pourrissent encore. De monstrueuses termitières ont poussé leurs cornes dans les jardins soignés comme sur les terrains vagues. Enfin tranquilles, des colonies de fourmis ont établi leurs monticules de brindilles à l'ombre des lisières. Des lianes se sont lancées de toutes parts et ont gagné les fils électriques, se sont accrochées aux lignes du téléphone. Elles se balancent au vent et visent de nouvelles proies. Sur les routes, où l'herbe a repoussé, des carcasses de camions et de bus rouillent paisiblement et accueillent des nids sur leurs pare-chocs et leurs rétroviseurs, comme soulagées par l'idée de ne plus jamais avoir à se remettre en mouvement. Plus jamais leurs klaxons ne viendront trouer la nuit, importuner les chiens errants, aiguiser les nerfs en déflorant l'aube, menacer les vieillards qui risquaient leurs derniers pas - et les jeunes phacochères leurs tous premiers - en traversant la route.

Nous autres corbeaux ne pouvons être que sensibles à de telles évolutions du contexte local des choses. Mais, pour moi, l'heure n'est déjà plus à se moquer ni à se vanter de quoi que ce soit. Je saute au bas du rocher et je m'approche dignement, les plumes en folie, mais dignement malgré tout puisque sous la douce injonction de ma déesse de pierre. Avec le désir inédit, incandescent, fatal, de la toucher, de sentir la dureté de sa chair découvrir la dureté de mon bec.

- « Nagini, est-ce ainsi que leurs choses doivent finir ? Ils t'ont donné forme, ils t'ont rendue immortelle. Et moi ils m'ont nourri plus qu'à leur tour à travers les temps ! Ils t'ont oubliée après t'avoir conçue et couverte chaque soir de guirlandes de fleurs. Ils m'ont vilipendé et leurs enfants m'ont caillassé dans le même temps qu'ils me confiaient leurs déchets. C'est ainsi que nous leur devons beaucoup de ce que nous sommes. Voici pourtant leurs os et leurs cerveaux partis en poussière, et leurs créatures en pourriture, sans même que nous sachions pourquoi ! »

Nagini confirme en haussant les épaules. Oh que ces épaules sont rondes et désirables ! Oh combien, dans le même temps, ses hanches de reptile sont redoutables !

Elle regarde les légions de corbeaux qui tournent en silence, les ailes immobiles, en cercles centrifuges au dessus de la ville, de ses apprenties ruines abandonnées, végétalisées, promises à l'oubli. Ils sont si nombreux, si calmes, si indifférents qu'ils cachent le soleil et que le beau visage de Nagini s'efface un instant au cœur des buissons. Quelques uns finissent par s'approcher et je vois bien qu'ils m'invitent à les rejoindre. Ils sont des milliers et des milliers, faméliques, la plume terne, le bec empoussiéré, à faire leurs adieux à ces lieux qui leur ont si généreusement, si élégamment abandonné leurs ultimes ordures. Oiseaux des cités humaines, croyant les posséder mais possédés par elles, ils n'ont d'autre choix que de les quitter quant elles meurent. Et de partir en disputer de lointaines, s'il en vit encore, aux communautés croissantes qui s'y sont déjà installé.

Les hordes m'attirent, bien sûr, mais elles m'inquiètent aussi, presque toujours. J'y trouve à me reproduire, mais cela ne m'a jamais suffi. Nous avons toujours été quelques uns à conserver, chacun dans son coin, au cœur des forêts, la pratique des charognes solitaires. Nous n'en avons pas moins été solidaires de toutes les sales bêtes. Ce qui ne nous a pas empêchés d'avoir chacun une sorte de style, et de nous y tenir.

C'est ainsi que j'ai pu rencontrer Nagini, au cœur d'une forêt que nous avons longtemps partagée sans le savoir. Nagini, à la portée de qui je me trouve et je me perds maintenant, et qui est à celle de mon bec. Nagini, dont je ne connais toujours pas la voix. En a-t-elle seulement une ? Ou plusieurs, comme la plupart des déesses ? Je la devine moins inaccessible qu'une déesse. Je sens l'odeur moite et grisante de son corps baigné de rosée - ou peut-être est-ce la fine et chaude pluie qui nous enveloppe. Les rondeurs et les replis de son corps fument au soleil. Elle déploie et pose à terre une ombre aussi légère qu'un vêtement de tulle. Je crois qu'elle m'attend.

- « Nagini ! Vois mes frères et mes sœurs qui se préparent à une vaste migration. Ils m'appellent, les entends-tu ? ».

Elle confirme d'un hochement de tête, et elle me sourit de nouveau. Mais ce sourire-là et les cernes espiègles dont il maquille ses yeux m'arrachent cette fois-ci à toutes mes attaches, à toutes mes certitudes. Elle sait que j'ai trahi les miens pour toujours.

Pour finir, elle me tend un bras. Mais je préfère venir en trois coups d'ailes me poser sur son sein. Je la regarde si droit dans les yeux qu'elle finit par les plisser de surprise et d'impatience, presque d'inquiétude. Mon cœur et mes ailes se mettent à battre au même rythme. Ses mains se posent sur

mon corps, et le recouvrent presque. Paix sans calme. Joie sans limite. Certitude de prendre et d'être pris. Anxiété diffuse que cela puisse cesser un jour.

Je ne sais plus où je suis ni que je suis au moment où je pénètre, je ne sais comment, le corps de cette femme serpent et où je l'entends enfin gémir.

- « Nos enfants ne seront pas heureux », chuchote-t-elle. « Mais aimons-nous et faisons-les ! ».

\* \* \*

L'infini rivage de la mégapole apparaît à l'aube sous le tapis des nuages puis sous l'aile de la grande corneille de métal qui va m'y déposer. L'océan, les flaques, les rivières et les égouts à ciel ouvert lancent, sous le soleil abrasant, des flèches d'argent qui me font penser aux cuisses de ma mère. Le récit que m'a fait mon père du jour, dangereux, exaltant, pathétique, où il survola jadis cette ville hallucinante vibre comme déjà périmé à mes oreilles malmenées par la dépressurisation. Rivé à mon siège numéroté, les yeux collés sur le hublot, j'observe la façon dont les immeubles graciles et orgueilleux ont éclos sur des jetées qu'ils semblent pousser devant eux, en conquérants, sur le front de mer. Je devine que toutes sortes d'oiseaux peuvent venir s'y écraser. Et que bien peu de singes peuvent y grimper. Un halo gris et brun, excité par le jour naissant, coiffe l'ensemble.

Dans le bus navette qui mène notre petit troupeau de passagers en transit de l'aéroport national à l'aéroport international, je ne peux m'empêcher de gober un à un les moustiques qui nous accompagnent goulûment. Nous sommes deux à trois dizaines, venus de partout pour repartir partout, à nous laisser transporter ainsi dans un dédale de pistes et d'allées virtuelles. Comme des dévots éphémères et à moitié endormis, nous égrenons un chapelet de travaux rendus éternels par la rouille qui a conquis leurs échafaudages. De rares bipèdes affublés de gilets et de casquettes jaunes tiennent lieu de prêtres ankylosés.

Au loin, je vois des processions d'autres grandes corneilles qui s'avancent, s'immobilisent, s'envolent en hennissant, ou qui atterrissent en mugissant puis viennent se blottir sous de vastes hangars où chacun s'affaire à palper leurs boulons, huiler leurs engrenages, tester leurs automatismes, sans oublier de les gorger de kérosène. Je ne peux m'empêcher d'éprouver de la honte au spectacle de cette servitude et de cette docilité. Quels seigneurs des airs, quelles déesses de la terre accepteraient-ils de se laisser traiter de la sorte ?

Le jour s'est peu à peu installé sur les surfaces, sous les dalles et dans les recoins de ce temple immense et macabre. Il extrait de la pénombre toutes sortes de phénomènes qui s'animent et s'agitent à l'intérieur et tout autour de ses espaces consacrés : débarcadères mobiles, tractés ou à ventouse, chariots de toutes tailles, longs serpents mécaniques couverts de bagages, taxis impatients, stands de changeurs de devises et de boissons chaudes. Ma gorge est sèche, mais je ne sais ni pourquoi ni comment aller boire un thé ou un café. Encore moins siphonner une flaque à même le béton. Mon père est mort trop jeune pour m'apprendre quoique ce soit. Ma mère ne buvait pas, sinon un peu d'eau de pluie.

Tout, ici, est si propre et si rapide. Pas même un morceau de sucre à voler sur les comptoirs. Pas même un arbre pour aller le déguster en paix, avec ou sans emballage.

Soudain, je ne sais plus ce que je fais ici. Sans nul doute, je dispose du billet d'accès pour un long vol. Je ferme un instant les yeux, sous le panneau électronique qui annonce les départs. Je revois le buisson où je suis né. La forêt profonde où j'ai grandi. Les villes de toutes tailles nettoyées chaque jour par les corbeaux et, dans les cas les plus graves, par les vautours. Ces mêmes villes qui redécouvrent, quand il est bien trop tard, tout ce que de longue date leurs constructeurs et leurs habitants devaient aux singes. La douce et chaude pierre qui accepte enfin de se laisser caresser et pénétrer. La longue chute oscillante d'une plume noire tout au fond de la plaine.

Je n'aime pas ce bruit autour de moi. Pourtant, depuis une dizaine de haut-parleurs juchés de toutes parts, une voix qui ressemble à celle de ma mère annonce l'embarquement immédiat pour une ville dont ne m'a jamais parlé mon père. Suivant d'infinis couloirs, humant les odeurs de détergents, je m'en vais, tranquille et malheureux, rejoindre ma vie incertaine.

*Hampi – Bombay – Istanbul – Saint-Claude*  
2009

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**NOUVELLES**

**Le corbeau et la statue - 2009**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur :** [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur :** <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021**

**Paris, 2020**

**ISBN 979-10-394-0567-6**